

L'ÉGÉRIE ET SON CRÉATEUR

François-Marie Banier, écrivain, photographe, peintre, et Betty Catroux, icône d'une génération, sont de la même bande, celle d'Yves Saint Laurent. Complices, ils se sont retrouvés dans un salon de l'hôtel Montalembert. Ils ont ri, évoqué le passé et le présent. Jérôme Beglé a retranscrit pour nous leur drôle de conversation.

RÉALISATION MARYLENE GARS-CHAMBAS



'OFFICIEL. Quand une égérie rencontre un créateur d'égérie, que se racontent-ils ?

FRANÇOIS-MARIE BANIER. Nous parlons du passé, de nos amis, de notre amour.

Depuis combien de temps vous connaissez-vous ?

BETTY CATROUX. Quand c'est énorme, je dis cent ans. Nous nous connaissons donc depuis cent ans.

F.-M. B. Nous nous sommes rencontrés en sortant de chez Régine, rue du Four. Nous ne nous sommes pour ainsi dire jamais quittés. Betty est comme l'obélisque. On sait où elle est et comment on va la retrouver. C'est peut-être la seule femme qui est totalement naturelle en étant très singulière,

et en ayant sa personnalité. C'est ce qu'on appelle le style.

B. C. Bravo ! Je n'ai rien à dire. Je suis comme une extraterrestre, toujours décalée. Je suis dans une bulle, étrangère à presque tout.

F.-M. B. Ce n'est pas vrai. Elle a élevé deux filles, elle vit avec un très grand décorateur, et elle a été l'amie de quelques-uns des génies du siècle.

Que faites-vous dans la journée ?

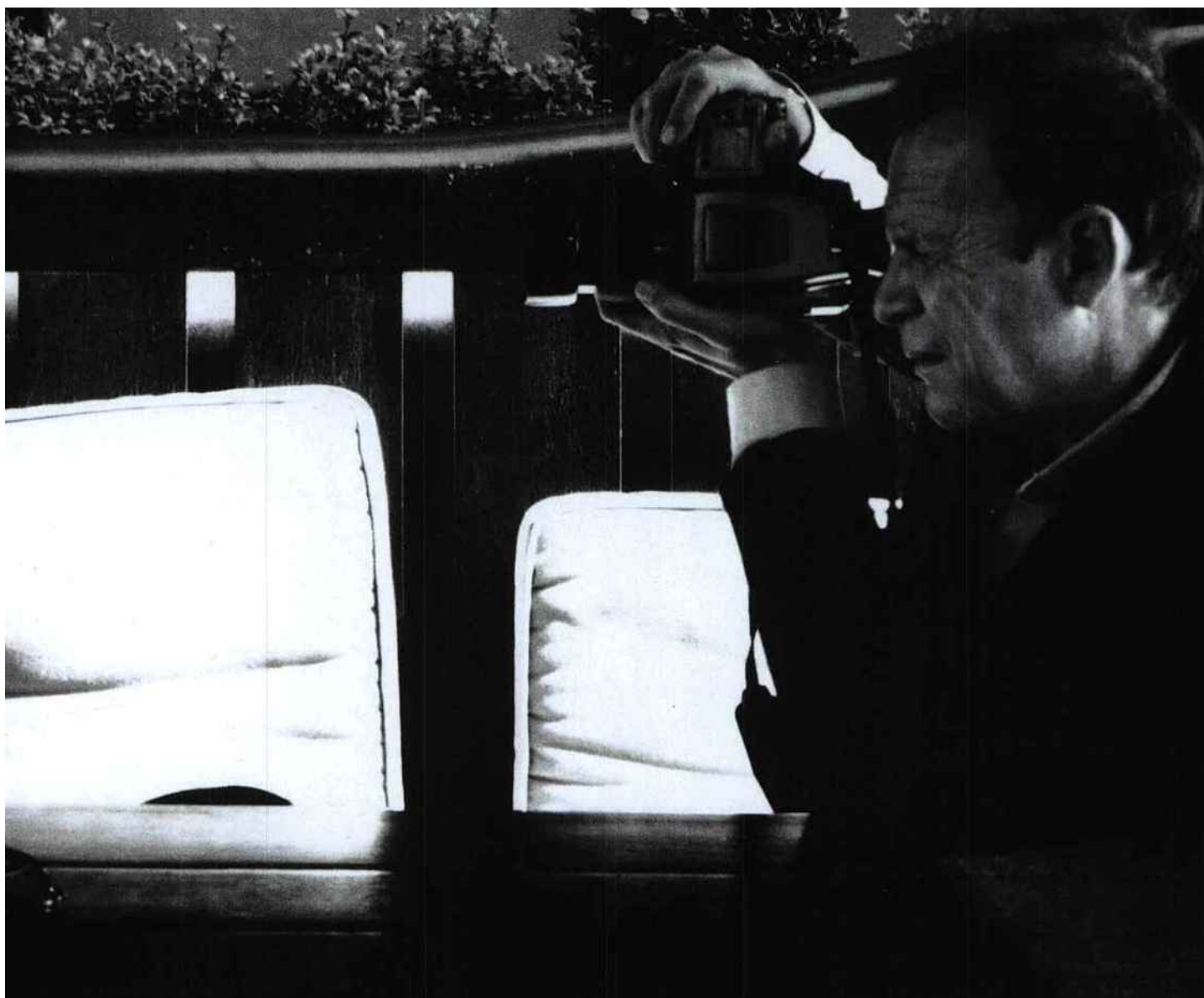
B. C. Rien. Je vais à mon cours de danse. Deux heures par jour du lundi au samedi. Et le dimanche, j'ai envie de me pendre tellement je raffole de la danse. J'y croise des gens de toutes les couleurs. J'adore ça, bien que je n'aie aucun don. J'ai seulement découvert que j'étais très souple. La danse, c'est mon Prozac. Le reste du temps, je bois du vin blanc, je feuillette un vague livre et je suis dans mes rêveries, protégée par tous mes hommes : mon mari et Yves Saint Laurent, notamment. J'ai trop de chance et j'ai le complexe que rien ne soit sorti de moi. Alors que je suis entourée de gens talentueux, moi, je suis restée passive. Je n'en suis pas fière, mais rien ne m'intéresse vraiment.

F.-M. B. Betty a été l'une des premières personnes qui a vu mon travail de photo et qui a lu mon roman, en 1969. Jamais, en trente-cinq ans, je ne l'ai entendue dire un mot méchant. Jamais je ne l'ai vue vulgaire ou portant un jugement.

B. C. Personne ne m'excite assez pour me faire porter des jugements définitifs.

Si vous deviez choisir entre une soirée à l'opéra, une au théâtre ou rester chez vous, dans votre lit, à feuilleter un bouquin...

B. C. Je reste chez moi, évidemment. Il n'y a que la danse qui me fasse sortir de chez moi. Et encore, pas tous les chorégraphes. William Forsythe, assurément. Le pire pour moi, ce serait l'opéra.



Que faites-vous l'un et l'autre pour lutter contre l'ennui et les gens ennuyeux ?

F-M. B. Il n'y a pas un moment où je ne sois avec des gens autres que ceux que j'ai choisis. Ce matin, à 7h30, j'étais dans le XVIII^e arrondissement, rue Doudeauville, un quartier où il y a beaucoup de noirs. J'ai rencontré deux petites filles avec leur père. J'ai fait des photos d'elles à la sauvette, avant de m'apercevoir qu'elles pouvaient me servir de modèles, c'est-à-dire que je pouvais extraire de leurs visages une incantation. Je n'ai jamais rien vu de plus beau que ces jeunes filles. Elles avaient les cheveux comme des griffes d'aigles et des feuilles de palmier. Le père venait

"J'ai trop de chance, et te complexe que rien ne soit sorti de moi. Entourée de gens talentueux, moi, je suis restée passive.

du Rwanda et n'avait pas de papiers. Ce fut une rencontre formidable. Quand je rentre chez moi, j'écris, puis je reçois les photos que j'ai prises le matin. Je les classe. Un peu plus tard dans la journée, je nage quarante minutes, puis je rentre dans mon atelier où je peins jusqu'à minuit. Et le lendemain, je recommence.

Peinture, écriture, photographie... Il ne manque que la musique...

F-M. B. Hélas, je ne sais pas chanter. J'ai pris des leçons chez Jean-Jacques Debout. Les enfants qui étaient avec moi manquaient d'attraper des crises de nerfs tellement je chantais faux... Et sans m'en apercevoir en plus ! Je crois que c'était atroce.

Betty Catroux, vous n'avez jamais été tentée par la peinture ou par l'écriture ?

B. C. Tentée peut-être, mais je sais ce dont je suis capable... J'aime mieux ne rien faire que d'accomplir quelque chose de médiocre. Et comme je peux me permettre de ne rien faire, j'en profite ! C'est une vraie déclaration de paresseuse.

(Éclat de rires)

F.-M. B. Betty sait qu'elle est une sculpture vivante, que sa manière de s'habiller, de se mouvoir, de parler est une écriture qui s'imprime dans l'œil des autres. Stendhal disait que, d'une femme, une certaine manière de monter en voiture pouvait montrer qu'elle a du génie. Et Betty en a chaque seconde.

B. C. Je ne regrette pas d'être venue !

F.-M. B. Je ne fais ici que répéter une chose que les gens ont dite depuis New York jusqu'à Kuala Lumpur. Et c'est ça que tu appelles rien. Il y a des femmes comme ça, Nancy Cunard par exemple. Les femmes ne savent jamais pourquoi elles plaisent. Le couple qu'elle a formé avec Yves était une œuvre d'art. C'est faux ?

B. C. Non. Tout ce que tu as dit est vrai. Mais j'essaie d'être un peu modeste.

Qu'est-ce que l'allure ou l'élégance dans la France des années 2000 ?

F.-M. B. L'élégance, c'est le contraire de ce que l'on attend. Samuel Beckett était connu pour ses silences. Quand il m'a longuement parlé sur une plage à Tanger, j'ai trouvé élégant de sa part de discuter avec un jeune homme. De même, j'ai trouvé élégant que Louis Aragon, après la mort d'Elsa et en hommage à ce qu'elle était, eut choisi de vivre avec des garçons et de les aimer. À l'époque, j'étais bourgeois et cela me choquait profondément. Aujourd'hui, je trouve que c'est la preuve d'une liberté absolue.

B. C. Avoir un choc d'élégance, cela ne m'arrive pas souvent.

F.-M. B. Je viens de passer quelques jours à Nice. C'est fou le nombre de femmes que j'ai trouvées élégantes ! C'était souvent des personnes simples qui prenaient la peine de changer de tenues plusieurs fois par jour. Ce monsieur du Rwanda et ses filles étaient d'une élégance comparable à celle de Betty. Je l'ai embrassé en partant, et j'ai été subjugué par son parfum d'ambre et de violette.

B. C. L'élégance n'est plus un but que l'on recherche en ce moment. Mais je m'en moque. J'ai toujours porté un jean et une veste noirs. Je n'ai jamais changé de style.

Quel parfum portez-vous ?

B. C. Pendant très longtemps je me suis parfumée avec *Opium* de Saint Laurent. Aujourd'hui, je choisis les jus de Hedi Slimane.

F.-M. B. Je suis très sensible aux odeurs. Horowitz ne pouvait donner un concert s'il n'avait pas dans son mouchoir quelques gouttes de stephanotis. Sylvana Mangano aimait les odeurs de tubéreuses. Pour Madeleine Castaing, c'était *Shalmar*. Toute sa vie, mon père exhalait des effluves de *Moustache* de chez Rochas. Moi, c'est *LEau du coq*, de chez Roger et Gallet. Sa fraîcheur me rappelle mes camps scouts.

Quand vous avez besoin de quitter Paris, où vous réfugiez-vous ?

B. C. Nous avons les mêmes retraites, en Provence, dans le Gard.

F.-M. B. Là-bas, je peins du matin au soir et je me promène avec des chiens.

B. C. Et moi avec des chats. J'en ai quatre. Pendant très longtemps, je ne les ai pas aimés, jusqu'au jour où l'un de mes enfants m'en a offert un. J'en suis devenue folle.

F.-M. B. Tu leur parles ?
B. C. Je ne parle qu'à eux ! Le chat est l'animal le plus subtil que je connaisse. Sa présence est d'une telle légèreté ! Une enchantement. La vie sans un animal est trop triste.



Photographe prolifique, François-Marie Banier est un écrivain plus rare. Seulement six romans en trente-sept ans ! Pour *Les Femmes du métro Pompe*, il fait appel à ce qu'il y a de mieux en chacun de nous : les souvenirs d'enfance. À la fin des années cinquante, les employées de maison espagnoles ont l'habitude de se retrouver à la station de métro Rue-de-la-Pompe. Sacha, 12 ans, fils et petit-fils d'agents de change, vient souvent se mêler à ce rassemblement bigarré et bruyant. Débrouillard et persuasif, il parvient à en placer quelques-unes chez les familles bourgeoises du quartier. En l'absence de ses parents, le garçonnet organise chez eux une petite fête. Il compte sur l'efficacité du philtre d'amour d'un sorcier asiatique pour déclarer sa flamme à la somptueuse Pépita qui peuple ses nuits et ses fantômes. Évidemment, rien ne se déroule comme prévu... Si François-Marie Banier avait eu la coquetterie de choisir un nom d'emprunt, sa malice aurait été rapidement reconnue. Dans ce roman, tout le trahit : excentricité des personnages, préciosité du style, douceur de vivre de l'époque, milliers d'émotions et d'odeurs qui s'entrechoquent à chaque page. C'est aussi pour cela que Banier est grand.

LES FEMMES DU MÉTRO POMPE, DE FRANÇOIS-MARIE BANIER,

ÉDITIONS GALLIMARD, 207 PAGES, 16,5 €

